

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 13 (1892)
Heft: 1

Artikel: Correspondance : lettre de Lorenzo Marquez, de M. le missionnaire P. Berthoud
Autor: Berthoud, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-134394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une soif inextinguible toujours plus ardente pour ce « missionnaire. » Couverts à peine d'un méchant chiffon, ils vous poursuivent en demandant à grands cris du gin et toujours plus de gin. Ruinés, les natifs qui ont vendu leur bétail pour boire, se mettent à voler pour satisfaire leur passion : pris en flagrant délit, ils sont parfois fustigés jusqu'à la mort par des fonctionnaires du gouvernement anglais. Pour les détails de ces meurtres, M. Buxton renvoie ses lecteurs aux Blue-Books C— 5740 et — 5897 sur Sierra-Leone.

Comme nos lecteurs ont pu le lire dans la *Chronique de l'esclavage*, le fléau de la traite sévit de nouveau dans le territoire anglais de la Côte d'Or; le fléau de la boisson est encore infiniment plus terrible, car il détruit non seulement la vie, les mœurs, et tout ce qu'enseigne la religion, mais encore le commerce. Pour chaque gallon d'eau-de-vie importé en Afrique, c'est une balle de marchandises légitimes qui est perdue. Un négociant de la côte occidentale a écrit récemment à ses chefs de ne plus envoyer d'étoffes, les spiritueux étant le seul article demandé. Et cependant, en s'opposant avec courage au fléau de la boisson, en montrant que comme chrétiens, les Anglais savent conserver l'esprit de leur religion et en faire une puissance de vie, non seulement ils contribueraient au progrès de l'humanité, mais encore ils gagneraient pour leurs manufactures un marché comme il n'en existe point dans le monde.

CORRESPONDANCE

Lettre de Lorenzo Marquez, de M. le missionnaire P. Berthoud.

Lorenzo Marquez, 16 novembre 1891.

Vous aurez à avertir les géographes qu'ils doivent faire une correction considérable sur les cartes de ce district¹ : il faut faire monter la vaste courbe du Nkomati beaucoup plus au nord, au delà même du 25^{me} parallèle. Ce sont les voyages répétés de nos missionnaires qui ont les premiers prouvé la chose. Je puis le dire aisément, car, moi-même, je n'y suis pour rien. Mon collègue, M. Grandjean, a pris des notes consciencieuses à plusieurs reprises, avec sa montre et sa boussole pour seuls instruments. Il a trouvé une distance de 100 kilomètres, chiffre rond, entre Rikatla et sa nouvelle station, dans le pays du feu roi Magoude, sur la rive gauche du fleuve. Toutes les cartes ont le nom de « Magud ». Or, nos estimations donnent 24 kilomètres entre Rikatla et le port de Lorenzo Marquez. Voilà donc 124 kilomètres. Nous avons estimé que les courbes de la route et la légère différence de méridien exigeaient une déduction d'environ un sixième. Ainsi, d'après ces calculs,

¹ Voy. la Carte, VII^{me} année, p. 316.

la ligne droite de Lorenzo Marquez à la ville de Magoude aurait 105 kilomètres, soit presque un degré de latitude.

Tout récemment, un officier du génie portugais, M. A.-F. d'Andrade, a relevé exactement une portion du cours du fleuve. Il a mis un bateau sur le Nkomati, à l'endroit où celui-ci quitte les montagnes; et, en descendant avec le courant, il a, par des observations astronomiques, fixé la position d'une demi-douzaine de points, jusqu'au contour, bien plus bas que Magoude, où le fleuve se dirige au S.-S.-O. La carte que M. d'Andrade a dressée pour le gouvernement portugais, confirme tout à fait les données de M. Grandjean. Elle place sa station d'Antioka par 32°44' long. E. et 24°59' lat. S. La ci-devant ville de Magoude, où notre évangéliste Yozéfa est établi depuis neuf ans, est un des points que M. d'Andrade a fixés : il le met par 32°40' long. E. et 25°1' lat. S. Voici encore quelques chiffres d'après sa carte. La ville de Lorenzo Marquez, au bureau des Travaux Publics, je pense, se trouve à 32°34'40'' long. E. et 25°57'30'' lat. S. Le confluent de la Sâbi et du Nkomati est à 32°17'45'' long. E. et 25°18' lat. S. Le coude accentué où le Nkomati tourne vers le sud, est près (un peu à l'est) d'un groupe de boutiques de Banyans qui est connu sous le nom de Coçine ou de Magoulé (nom indigène), et que M. d'Andrade a fixé par 33°2'25'' long. E. et 25°2'30'' lat. sud. Enfin, le Nkomati ne fait pas du tout ce grand contour au N.-O. indiqué par les cartes. Au contraire, si vous tirez la ligne droite entre le confluent de la Sâbi et la ville de Magoude, le fleuve ne passera pas du tout à gauche de cette ligne, mais il ne sera pas loin de la suivre, au moins pour la moitié du côté de Magoude; et, vers l'autre moitié de cette ligne, le fleuve décrira un arc au S.-E. jusqu'à 10 kilomètres environ de la corde qu'elle représente.

Telle est, dans ses grandes lignes, la correction que ces diverses observations ont apportée à la géographie de notre région. Vous voyez qu'il faudra faire des changements considérables à nos cartes, ce que j'avais déjà soupçonné, il y a quatre ans, très peu après mon arrivée. Mes travaux m'ayant toujours retenu en ville, je n'ai pas pu voyager, et par conséquent pas pu contrôler les données que je recueillais de la bouche des voyageurs blancs ou noirs. Mais cela est fait maintenant.

Une nouvelle importante que j'ai apprise il y a quelques semaines, c'est que le grand chef Goungounyane serait mort. J'ai d'abord pensé que c'était peut-être un faux bruit. Mais la nouvelle vient encore de nous arriver par un canal entièrement différent et avec quelques détails significatifs. Je suis donc porté à croire qu'elle est vraie; mais en même temps je trouve qu'il y a là quelque chose de mystérieux, et je me demande si le malheureux roi est mort de mort naturelle. C'est ce que nous apprendrons assez tard.

Que vous dire de la place? Entre cette année-ci et la précédente, la différence est immense : alors tout le monde jubilait, le commerce marchait bien; aujourd'hui c'est juste l'inverse. Les affaires ne vont plus du tout, le trafic est nul, les magasins restent remplis de marchandises qui ne s'écoulent pas, et les négociants sont obligés de renvoyer quelques-uns de leurs commis. D'où cela vient-il? Cela est dû surtout à la crise financière du Portugal : les bureaux du gouvernement encaissent bien le numéraire, mais ils n'en donnent point, ils n'en remettent guère en circulation. Il n'y a donc plus d'argent dans la place, et le commerce doit nécessairement cesser.

On espérait que la construction du chemin de fer transvaalien maintiendrait un peu le mouvement commercial. Mais là aussi une « crise financière » arrête tout. La Compagnie néerlandaise a, dit-on, épuisé ses ressources, non seulement son capital-actions, mais même celui des obligations. Elle n'a plus d'argent pour continuer son travail; et on annonce qu'au 31 décembre prochain elle fermera ses bureaux. Belle perspective!

Si on en vient là, ce sera un vrai désastre, car les 90 kilomètres qui sont presque finis ne rendront aucun service quelconque : il faudrait au moins que la ligne atteignît Barberton, qui n'en est pas loin. Depuis deux mois, cette ligne a été livrée au trafic jusqu'au kil. 34 seulement, ce qui fait, avec la ligne portugaise, 125 kilom. Vous penserez, c'est naturel, que les marchandises pour Barberton et le Transvaal font toutes ce trajet avant d'être chargées sur les chariots à bœufs. Eh bien, il n'en est rien. Ce kil. 34 est situé dans un très mauvais pays, raboteux et infesté de la mouche tsétsé. Il y a fort peu de rouliers qui s'y rendent; la plupart d'entre eux n'y veulent consentir ni pour or ni pour argent. Ils trouvent plus aisé de venir avec leurs chariots jusqu'à la station portugaise de Movéni, soit à notre kil. 68, et ils préfèrent, avec leur chargement, faire un immense contour vers le sud, pour éviter l'affreuse région que traverse ou traversera la ligne néerlandaise.

C'est jeter son argent que de construire cette voie ferrée sans la pousser jusqu'au Drakensberg et à Barberton. La Compagnie répondrait sans doute qu'elle ne peut plus rien faire, étant sans ressources. A qui la faute, demanderai-je?..... Le gouvernement du Transvaal est très préoccupé de cette situation si grave. Il cherche à faire un emprunt pour venir au secours de la Compagnie; mais il n'a pas encore réussi dans ses démarches, bien qu'elles durent depuis des mois.

Notre Mission de la Suisse romande a ici un rôle très humble. Néanmoins, on pourrait enregistrer à son crédit nombre de faits intéressants qui touchent à tous les côtés de l'activité humaine. Puisque nous parlons du commerce et de l'argent, je puis mentionner ceci : la Mission aura dépensé cette année à Lorenzo Marquez soixante mille francs, somme qu'elle livre pour ne plus la reprendre. En effet, elle est en train de bâtir une maison d'habitation qui sera une des meilleures de la ville, et qui parle, — non pas de séjour hâtif, comme le font les nombreuses et légères baraques en tôle, — mais bien d'un établissement permanent, d'un travail prolongé, persévérant, pour le bien du pays. La Mission de la Suisse romande a bien mérité du Portugal.

J'en pourrais citer de nombreuses preuves. Ce n'est pourtant pas pour cela que je veux vous dire un mot des *vaccinations*. La petite vérole a fait rage. Les chefs sauvages l'inoculaient à leurs sujets, dès que le fléau menaçait leurs frontières. Comme une vague qui passe, comme un cercle sur les eaux, elle est partie de Lorenzo Marquez et s'est répandue à travers tout le pays. Elle a fait beaucoup de victimes : des familles ont disparu en entier, des hameaux ont été anéantis. Maintenant la vague s'est éloignée de nous, et je ne sais pas au juste où elle peut se trouver. Avant l'arrivée des missionnaires suisses, les Européens n'avaient absolument rien fait pour civiliser la population indigène. Voilà pourquoi celle-ci tient

encore si fort à cette pratique si dangereuse de l'inoculation de la petite vérole. Nos néophytes eux-mêmes n'y ont pas complètement renoncé, il y a si peu de temps que nous sommes ici ! Cependant ils préfèrent le vaccin, et ils sont tous venus vers nous pour être vaccinés. J'avais un peu de bonne lymphé venue d'Europe, et je dois ici exprimer ma reconnaissance aux membres du Bureau de santé de Maritzburg (Natal), qui ont mis la plus grande complaisance à me la donner, même gratis. Nous avons pu vacciner bien des centaines de nègres, adultes ou enfants, et aussi beaucoup de métis. J'ai pu aussi donner du vaccin aux médecins portugais de la ville.

Il s'est passé des choses très curieuses durant cette épidémie. Les plus intéressantes sont celles qui ont montré la puissance du vaccin. En effet, dans plusieurs hameaux, des gens que nous avons vaccinés ont essayé plus tard de s'inoculer la maladie, et ils n'y ont pas réussi. Vous souhaiterez peut-être que je vous en relate un cas. Eh bien, voici, dans un village de la banlieue, un indigène, *Modjibi*, et sa femme *Chitimbána*, qui ont passé la quarantaine. Avec leurs deux fillettes, *Méçabène* et *Ntongouène*, plus une autre, ils avaient tous été vaccinés à la fin de l'an dernier, si ce n'est auparavant. Vers le mois d'avril de cette année, la petite vérole envahit leur village, après avoir enlevé plusieurs personnes des villages voisins. Ces gens font la réflexion suivante : « Nous n'échapperons pas à la contagion, nous aurons peut-être à soigner et à enterrer des varioleux, sommes-nous sûrs que notre vaccination nous garantisse ? essayons encore l'inoculation. » Ainsi dit, ainsi fait. On inocule à tous de la matière prise sur les boutons d'un varioleux. Chitimbána est inoculée un peu au-dessus du poignet gauche. Il s'y forme un bouton, qui suit la marche ordinaire des boutons varioliques ; puis c'est fini, il n'en reste que la cicatrice. Son mari de même, ainsi que la première fillette. La seconde n'a pas même eu un bouton sur la plaie, ni la dernière ; elles n'ont rien eu du tout. Or, non seulement ces gens ont vécu avec les varioleux, mais ils ont inhumé de leurs mains des victimes de l'épidémie, des personnes qui n'étaient pas venues à la vaccination. La preuve a été si bien faite, même aux yeux des indigènes, que ceux qui ont été vaccinés ont dès lors abandonné tout à fait la pratique de l'inoculation.

Toute cette famille se porte bien à l'heure qu'il est. Comme je l'ai dit, il y a eu plusieurs cas du même genre. C'est en vain que les adversaires de la vaccination essaieraient de les gagner à leurs arguments : les faits sont trop éloquents, lorsqu'on s'y est trouvé personnellement impliqué.

Le gouvernement avait donné l'ordre aux médecins officiels de vacciner la population ; mais eux trouvent qu'ils ne sont pas salariés en raison de cet ouvrage. J'ai voulu en vain les encourager. Je leur ai raconté, — ce qu'ils ne savaient pas, — qu'en Europe on prend du virus variolique et qu'on l'inocule à des veaux pour obtenir du vaccin après une série de greffes successives (ou de *semis* ?) sur plusieurs sujets (animaux). Je leur ai conseillé d'en parler au gouverneur et d'organiser des expériences soignées, au moyen desquelles ils feraient d'une pierre deux coups : d'une part ils arrêteraient le fléau, d'autre part ils fourniraient à la science médicale des observations nombreuses et concluantes.

Ces messieurs ont adopté cette idée avec enthousiasme. Ils en ont parlé pendant

quelques jours. Puis, on n'a plus rien entendu, et rien n'a été fait. Voilà, hélas ! ce que nous voyons ici constamment, et dans tous les domaines.

Paul BERTHOD, missionnaire suisse.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Carlos de Mello. OS INGLEZES NA AFRICA AUSTRAL. Lisboa (Viuva Bertrand), 1890, in-8°, 239 p. — *A QUESTAO INGLESA. O TRATADO.* Lisboa (Livraria Bertrand), 1890, in-8°, 438 p. — Écrits à l'occasion du conflit anglo-portugais, ces deux ouvrages n'ont plus qu'un intérêt historique, maintenant qu'un traité accepté des deux parties a réglé la question des rapports territoriaux entre le Portugal, pour ses possessions de la province de Mozambique, et la Grande-Bretagne, pour les territoires dont elle a octroyé l'exploitation à la Central african Company et à la South african Company. Quoi qu'il en soit, le premier de ces ouvrages fournit, sous un petit format, un exposé succinct de l'Histoire politique et coloniale de l'Afrique australe sous la domination anglaise. Le second renferme une collection de documents relatifs au projet de traité entre les deux États, négocié par H.-H. Johnston, rejeté par les Cortès, et qui a précédé la convention actuelle. Ces documents permettent de faire l'histoire du traité, de suivre la marche des négociations et d'apprécier la valeur des articles du dit instrument diplomatique.

POSSEDIMENTI E PROTETTORATI EUROPEI IN AFRICA. Seconda edizione. Roma (Voghera Carlo), 1890, in-8°, 196 p. — La première édition de cet ouvrage dans lequel sont réunies des monographies géographiques, historiques, politiques et militaires sur les différentes parties des côtes de l'Afrique, a paru en 1889, sous les auspices du corps d'état-major italien, et déjà en avril 1890 une nouvelle édition devenait nécessaire. Le bon accueil fait à la première aurait pu engager à la reproduire telle quelle; mais le désir de fournir un volume qui fût tout à fait au point, a porté les auteurs à revoir et à en mettre à jour tous les détails, de manière à pouvoir présenter au public un ouvrage presque totalement renouvelé.

Partant du Maroc et des possessions espagnoles qui s'y trouvent, on peut suivre, en faisant le tour du continent par la côte occidentale, le cap de Bonne-Espérance, la côte orientale, la mer Rouge et le littoral nord de

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.